

Traduire sans trahir

Article paru dans l'édition du 14.09.07

Peut-on prétendre avoir lu Shakespeare, Dante, Cervantès ou Goethe quand on ne les a pas découverts dans leur langue d'origine ? La traduction, qui concerne près d'un tiers des romans publiés en France chaque année, permet de faire passer une oeuvre d'un idiome à l'autre, mais n'est jamais une reconstitution à l'identique. Elle opère, comme le souligne le titre du dernier recueil d'Umberto Eco, dans l'ordre du « presque » même, c'est-à-dire du proche, le plus proche possible, mais cependant différent.

Presque : dans cet adjectif apparemment inoffensif se glissent toutes les interrogations, les doutes, les polémiques et les suspicions qui laissent cette question perpétuellement ouverte. C'est à cause de lui que les modes d'approche et les modes tout court se succèdent dans la manière de traduire les textes littéraires. A cause de lui, encore, que certains ouvrages passent pour « intraduisibles ». A cause de lui, enfin, que le travail de traduction d'une grande oeuvre n'est jamais complètement fini.

La main du traducteur est-elle transparente ? Sans doute, si tant est que la traduction se contente de « dire la même chose dans une autre langue ». Or, dans ses innombrables expériences de traductions relatées dans *Dire presque la même chose*, Umberto Eco installe l'enjeu philosophique de l'exercice dans cet adjectif, « presque », subrepticement glissé dans le titre et pourtant si crucial.

C'est sur un « ton de conversation », dans le cadre d'un propos qu'il annonce à rebours de tout systématisme, qu'Umberto Eco se lance dans la rédaction d'un étonnant livre ouvert. Non pas une « théorie de la traduction », mais une série illustrative issue en grande partie de ses expériences personnelles. Car Eco a lui-même consacré plusieurs années à la traduction italienne de Sylvie de Gérard de Nerval et des *Exercices de style* de Queneau. Il a, comme éditeur chez Bompiani, supervisé et corrigé les traductions de centaines de livres. Et surtout, il a été traduit, dès la parution du *Nom de la rose* en 1980, dans plus de trente langues. Pour toutes celles qu'il connaissait peu ou prou, Eco a travaillé en collaboration avec ses traducteurs. De bons traducteurs, déclare-t-il, peuvent expliquer à l'auteur certains problèmes de traduction, y compris dans les langues qu'il ne connaît pas. L'auteur, à son tour, « suggère » alors quelques libertés afin de « contourner l'obstacle », que ce soit en russe, en hongrois ou en japonais.

Or, précisément, si l'auteur peut intervenir dans ces langues inconnues de lui, c'est que la littéralité importe moins que l'esprit du texte, son souffle, son chant intrinsèque et lancinant. Ne pas traduire à la lettre, donc, mais opérer « une traduction proprement dite », à savoir, « d'une langue naturelle à l'autre ». Techniquement, traduire signifie alors « comprendre le système intérieur d'une langue et la structure d'un texte donné dans cette langue, et construire un double du système textuel qui, sous une certaine description, puisse produire des effets analogues chez le lecteur ». Au fil de plus de 400 pages d'illustrations en six langues, Eco donne à sentir, d'un geste presque sensuel, cette alchimie du verbe traduit.

Contre-exemple : la traduction « en quelque sorte » - acceptable, mais non pas idéale. Eco choisit l'ouverture des « Chats » de Baudelaire : « Les amoureux fervents et les savants austères/Aiment également, dans leur mûre saison,/Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,/Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires. » En voici une traduction anglaise : « *Fervent lovers and austere scholars/Love equally, in their season,/Powerful and gentle cats, the pride of the house,/Who like them are sensitive to cold and like them sedentary.* » Il s'agit d'une traduction littérale, que le service de traduction automatique Altavista reconstitue en un texte très semblable à l'original, du point de vue sémantique. Ici, le traducteur fait fi de l'esthétique en faveur de ce qu'Eco appelle la « reconnaissance anagraphique » : le fait que la traduction permette d'avérer qu'il s'agit de cette poésie française et non d'une autre.

Mais la traduction peut, doit, faire bien plus encore. Dans une visée à la fois philologique et esthétique, Eco s'attache à la notion de « négociation » entre le texte d'origine, son auteur empirique, sa culture propre - et le texte, la culture, les attentes d'arrivée. Dans cet acte de négociation, un critère fondamental : la retranscription d'un monde, fût-elle accomplie au prix de métamorphoses formelles.

Exemple : la Sylvie de Nerval, texte dont Eco est passionnément épris. « J'étais le seul garçon dans cette ronde, où j'avais emmené ma compagne toute jeune encore, Sylvie, une petite fille du hameau voisin, si vive et si fraîche, avec ses yeux noirs... » Eco cite quatre traductions exactes sur le plan sémantique, avant de révéler la sienne qui seule, selon lui, restitue « la haute tension onirique » de Nerval.

Le code Eco ? Nerval a glissé dans sa prose poétique nombre d'alexandrins, d'hémistiches ou d'hendécasyllabes - en tout, pas moins de seize vers sans doute invisibles à l'oeil nu, bien que structurellement essentiels. Eco substitue alors à ces seize vers seize autres vers, à de nouveaux emplacements qui seuls, en italien, exhaleront le « flux du discours » original. Ici, donc, pas de réversibilité littérale, lexicale et syntaxique, mais « un effet identique à celui que le texte, selon mon interprétation, voulait provoquer chez le lecteur ». Le point d'orgue de la traduction sera le respect « non littéral » de l'intention et de l'invention d'un texte. Le souffle d'un monde vers un autre monde, reflet presque identique, et toujours aussi beau. Mais jamais tout à fait le même. Ni jamais tout à fait un autre.

Lila Azam Zanganeh

- » A la une
- » Le Desk
- » Opinions
- » Archives
- » Forums
- » Blogs
- » Examens
- » Culture
- » Finances
- » Météo
- » Carnet
- » Immobilier
- » Emploi
- » Shopping
- » Nautisme
- » Voyages
- » Newsletters
- » RSS

- » Abonnez-vous au Monde à -50%
- » Déjà abonné au journal
- » Le journal en kiosque

